

PIERRE SAUREL

La bande des Capuchons



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 057

La bande des Capuchons

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 325 : version 1.0

La bande des Capuchons

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Marius Lamouche, le gros Marseillais qui depuis le début de la carrière de Jean Thibault le célèbre IXE-13, avait accompagné le Canadien dans toutes ses missions, descendit vivement les grandes marches de l'escalier de l'hôtel.

Gisèle Tubœuf, espionne française et fiancée à IXE-13, l'attendait dans un taxi.

– Vite Marius, monte.

Quelques secondes plus tôt, ils avaient reçu un appel.

C'est Gisèle qui avait répondu :

– Gisèle ?

– Oui.

– C'est moi.

– Alors, quoi de nouveau ?

– Je suis avec qui tu penses, et nous devons

partir le plus tôt possible, alors rejoignez-moi. Tu as l'adresse ?

– Oui. Nous serons là dans quelques minutes.

– Gisèle avait compris.

L'as des espions canadiens était allé rencontrer Sir Arthur, le grand chef du service d'espionnage allié.

Depuis déjà quelques jours, il attendait des nouvelles de son chef.

Et lorsque Sir Arthur revint de voyage, il était prêt à confier une mission à IXE-13.

Mais, IXE-13, lui, ne l'était pas.

Il avait eu des démêlés avec un groupe d'espions.

Marius avait été accusé de vol et avait dû passer quelques jours en prison, mais heureusement IXE-13 avait réussi à tout arranger.

Et maintenant, ils étaient prêts à repartir pour d'autres aventures.

Où iraient-ils ?

Quels nouveaux dangers allaient-ils affronter ?

Ils l'ignoraient, mais ce qu'ils savaient, c'est que la mission devait être d'une importance capitale, car Sir Arthur avait préféré attendre deux jours afin de confier cette mission à IXE-13.

Sir Arthur aurait pu la donner à un autre espion.

Mais IXE-13 était l'as des as et n'avait connu la défaite que très rarement.

Chaque fois que quelqu'un l'avait vaincu, il avait pris sa revanche.

Aussi, le grand chef avait cet espion en haute estime et lui confiait toutes ses missions importantes.

IXE-13 attendait ses deux amis dans une petite maison qu'habitait Sir Arthur.

Dix minutes après son appel téléphonique, un taxi s'arrêta devant la porte.

IXE-13 vit descendre Marius et Gisèle.

Le Marseillais tenait les valises.

– Je vais leur ouvrir, dit Sir Arthur.

Quelques secondes plus tard, les deux Français

rejoignaient le patron.

– Alors, patron, nous partons ?

– Probablement.

– Comment, probablement ? Vous ne le savez pas ?

– Pas encore. Sir Arthur ne m’a pas mis au courant de ma nouvelle mission.

– Ah !

– Il m’a demandé si j’étais prêt à partir. Je lui ai répondu oui et vous ai appelés, voilà.

Le grand chef offrit des chaises à ses amis :

– Asseyez-vous.

– Merci, Sir.

Il y eut un silence.

Sir Arthur prit le temps d’allumer son cigare, puis commença :

– IXE-13, jusqu’ici, vous et vos amis avez accompli les missions les plus diverses.

– En effet.

Gisèle remarqua :

- Nous avons démasqué des espions.
- Et nous en avons capturé, peuchère.
- Exactement, continua Sir Arthur. Vous avez combattu les Allemands et même les Japonais sur leur propre territoire, vous avez fait les espions, les contre-espions et même les détectives.

C'était vrai.

IXE-13 et ses amis avaient dû remplir tous ces rôles.

– Maintenant, dit Sir Arthur, vous allez peut-être jouer un rôle qui vous plaira moins.

– Ah, comment cela ?

– Vous allez tout simplement devenir des voleurs...

IXE-13 sursauta :

– Des voleurs ?

– Exactement. Mais rappelez-vous toujours que c'est pour la bonne cause et que le vol que vous ferez aidera les Alliés à remporter la victoire. Si vous aimez mieux un autre mot, disons que vous devez opérer une substitution.

– Je suppose que ce sont des plans que nous devons prendre ?

– Non, car dans un cas comme celui-là, vous seriez tout simplement des espions.

– Alors ?

– Voici, avez-vous déjà entendu parler des Capuchons ?

– Les Capuchons ?

Marius s'écria :

– Je les connais, moi peuchère. Ce sont des voleurs qui volent avec des capuchons sur la tête et un loup noir sur les yeux.

– Exactement, et de plus, ils sont revêtus d'une grande robe noire.

– Oui ?

– C'est une bande internationale qui opère ici, en Angleterre aussi bien qu'en France. Eh bien, vous devrez entrer dans cette bande.

– Ah, mais pourquoi donc ?

– Parce que cette bande qui opère déjà depuis des années et dont on n'a jamais pu saisir le chef

travaille pour les Nazis.

IXE-13 sursauta :

– Quoi ? Mais je croyais qu'ils ne commettaient que de gros vols... pour de l'argent.

– Ils avaient fait cela à venir jusqu'ici, mais ils semblent avoir changé de ligne de conduite.

– Qu'ont-ils donc volé ?

– Dernièrement, en Irlande, ils ont vidé le coffre-fort d'un grand savant anglais. Or ce savant était à mettre au point un appareil à jet...

– Ils ont volé les plans ?

– Une partie seulement, mais cette partie consiste en plusieurs années de travail.

– Mais comment savez-vous qu'il s'agit des Capuchons !

– Parce qu'ils ont emprisonné le domestique de Wenfrey. Il les a bel et bien vus. Ils ont volé pour plusieurs milliers de dollars. Ils allaient repartir sans emporter la fameuse partie des plans, lorsqu'un des Capuchons revint dans la pièce. C'est lui qui semblait être le chef selon le

domestique.

Le domestique à ce moment avait repris connaissance.

Mais il fit mine de ne pas voir ce qui se passait.

Le chef des Capuchons revint donc dans la pièce, alla au coffre et prit le fameux plan.

– Les imbéciles, murmura-t-il, ils allaient oublier le plus important...

Et il ressortit aussitôt.

Donc, nous sommes certains, qu'au moins ce chef des Capuchons travaille pour les nazis.

Sir Arthur s'arrêta.

Il semblait avoir terminé son récit.

– Mais comment faire pour entrer dans leurs rangs ? demanda IXE-13.

– Ça, ce n'est pas le plus compliqué.

– Ah !

– Déjà, des centaines de membres des Capuchons emplissent les prisons de divers pays.

– Et on n’a jamais pris le chef ?

– Jamais.

– Pourquoi ?

– Parce que les Capuchons ne travaillent que par groupes de six. Toujours par groupes de six.

– Mais ils doivent recevoir des ordres ?

– Le chef des six reçoit des ordres par écrit et les fait exécuter.

Gisèle demanda :

– Le chef du groupe ne communique jamais avec le grand chef ?

– Oui, mais ils changent si souvent de méthodes... de temps à autre, c’est par des messages sans importance dans les journaux, d’autres fois, à la radio... et ainsi de suite. Mais jamais le grand chef ne se montre à ses subordonnés.

– Peuchère, ils sont bien organisés.

– Certainement. On a déjà réussi à faire parler des membres de la bande qu’on avait arrêtés, mais tout ce qu’ils pouvaient mentionner,

c'étaient les noms et leurs cinq assistants.

– Donc, fit IXE-13, c'est l'un de ces chefs qui, d'après vous, est un espion ?

– Oui, il organise des vols dans des endroits où, lui, il peut se procurer des documents importants pour son pays. Quand ses hommes voient les coffres-forts, il doit s'arranger pour emporter les papiers ou les objets qui ont de l'importance.

– Et c'est la première fois que ça arrive ?

– Non, il y a eu des vols par les Capuchons dans des avionneries, toujours en Irlande. Là encore, on semble n'avoir pris que de l'argent... mais qui sait ?

– Alors, que nous faut-il faire ?

– Vous allez vous rendre à Dublin. C'est là que demeure Wenfrey. Rendus là, vous vous présenterez au chef de la Sûreté. Il vous attend depuis quelques jours déjà.

– Il sait qui nous sommes ?

– Oui et non. Il sait par qui vous êtes envoyés et que vous voulez des renseignements sur les

Capuchons pour aider à leur capture.

– Ah bon !

– Le chef de la sûreté s'appelle Roxter. Il est capitaine. Vous vous présenterez sous le nom de John Smith, IXE-13.

– Bien, Sir.

– C'est un nom simple et qui ne veut rien dire. Maintenant, fit Sir Arthur, je ne veux pas vous retarder trop longtemps.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Il y a un train qui part dans vingt minutes pour l'Irlande. Vous vous rendrez sur les côtes Anglaises. Là, il y a un bateau qui fait la traversée entre l'Irlande et l'Angleterre, vous n'aurez qu'à le prendre et sauter ensuite dans le train pour Dublin.

– Bien, Sir.

Sir Arthur ouvrit une enveloppe.

– Voici vos billets. Comme vous pouvez vous en rendre compte, tout est préparé d'avance.

IXE-13 prit les billets et se leva.

– Nous partons tout de suite, Sir.

– Et vous serez peut-être obligés de commettre quelques vols, aider les Capuchons, avant de mettre la main sur celui que nous cherchons...

– Et je suppose que vous désirez aussi cette partie des plans qui ont été volés ?

– Certainement, si c'est possible.

Marius et Gisèle s'étaient levés, eux aussi.

– Aussitôt que vous aurez terminé cette mission, revenez vous rapporter. Je vous enverrai probablement dans un autre pays, ça fait toujours du bien de changer d'atmosphère.

IXE-13 serra la main de Sir Arthur.

– Je vous souhaite bonne chance, IXE-13 et à bientôt.

– Bonjour et merci, Sir.

Quelques secondes plus tard, Marius signalait un taxi.

– En vitesse, à la gare.

La voiture démarra en trombe.

Nos trois amis venaient de se lancer dans une curieuse aventure.

II

– Monsieur le capitaine Roxter, s’il vous plaît.

– De la part de qui ?

– John Smith.

– Avez-vous rendez-vous ?

– Oui, il attend ma visite.

– Un instant.

Le secrétaire du chef de la Sûreté décrocha un appareil :

– Monsieur John Smith est ici pour vous voir, chef.

– Très bien, faites-le entrer.

Le secrétaire raccrocha et fit signe à IXE-13 de passer dans le bureau du chef.

À son entrée, Roxter se leva :

– Monsieur Smith ?

– C'est moi.

– Très bien, asseyez-vous, fit le chef en lui désignant un fauteuil.

– Merci.

IXE-13 prit place en face de Roxter.

Ce dernier sortit une boîte de cigarettes et en offrit une à IXE-13.

– Alors, monsieur Smith, vous vous intéressez aux Capuchons ?

– Oui et en particulier à ceux de Dublin.

– Eh bien, vous aurez de quoi vous occuper, car nos Capuchons sont très actifs depuis quelque temps.

– Je sais, j'en ai déjà entendu parler.

– Oui, je sais qu'on vous a déjà mis au courant. Alors, que désirez-vous savoir ?

IXE-13 réfléchit quelques secondes, puis :

– Je voudrais entrer dans les rangs des Capuchons...

Le chef siffla :

– Oh, oh, ce n'est pas là une petite affaire...

– Pourtant, on m'a dit que vous pouviez peut-être me donner un tuyau.

Le chef sourit :

– Écoutez mon ami, pensez-vous que si j'avais trouvé un moyen de faire entrer quelqu'un dans les rangs des Capuchons, je ne l'aurais pas fait.

– Naturellement.

– Non, je ne connais aucun moyen. J'ai deux hommes qui travaillent actuellement sur cette cause... je puis vous dire ce qu'ils ont fait et les résultats obtenus.

– Ça pourrait m'aider.

Mais les détectives n'avaient pas obtenu beaucoup de renseignements.

Par deux fois, ils avaient cru mettre la main sur un code secret, c'est-à-dire une annonce passée dans les journaux de la place.

Mais ils n'avaient rien obtenu.

Ils avaient arrêté plusieurs libérés de prison et les avaient interrogés, mais sans résultats.

Alors, ils avaient changé de ligne de conduite.

Les détectives passaient maintenant en revue, les établissements où l'on vend un peu de tout, afin d'essayer d'y trouver des objets volés.

– Ils en sont là dans leur enquête.

– Et ils n'ont jamais essayé de passer au rang des criminels ?

– Non. Il faudrait tout d'abord qu'ils trouvent une piste.

IXE-13 se leva :

– C'est parfait, capitaine, je vais faire mon possible.

– Je ne vous cache pas que cette bande semble des plus fortes.

– Plus ils sont forts, plus je les aime.

IXE-13 se dirigea vers la porte.

– Au revoir, monsieur le chef de la Sûreté.

– Au revoir, et bonne chance.

IXE-13 sortit.

Il regagna l'hôtel où Gisèle et Marius

l'attendaient.

– As-tu obtenu des renseignements ? lui demanda sa fiancée ?

– Aucun, absolument rien. Au contraire, ce chef de la sûreté m'a déplu... ces hommes ne savent pas travailler... en un mot, il n'en sait pas plus long que nous sur les Capuchons.

– Peuchère, qu'est-ce que nous allons faire ?

– Tendre un piège aux Capuchons.

– Comment cela ?

– Écoutez-moi bien, je crois que j'ai une idée géniale.

*

Marius Lamouche consulta les journaux du soir.

Vers sept heures, il sortit de l'hôtel.

Il se rendit à une belle propriété qu'on annonçait à louer.

Bien entendu, elle était à louer à un prix exorbitant, car en Irlande, comme partout ailleurs, il y avait crise du logement.

Tout près de la grande maison se trouvait une autre petite demeure presque aussi jolie.

C'était là que demeurait l'homme qui louait la maison.

Marius sonna :

– Monsieur ? demanda un domestique.

– Je viens pour louer la maison.

L'homme le regarda, surpris :

– Vous voulez louer la maison ?

– Mais oui, n'est-elle pas à louer ? J'ai vu une annonce dans les journaux.

– Oui, à louer ou à vendre. Entrez.

Quelques minutes plus tard, un homme d'une soixantaine d'années venait rejoindre Marius qui l'attendait dans un petit salon.

– Monsieur ?

Marius se leva.

Le Marseillais portait une petite barbe coupée en pointe.

– Je viens louer la maison voisine.

– Asseyez-vous, monsieur, nous allons discuter.

– La discussion sera courte. Quel est votre prix ?

– L'homme nomma un chiffre qui équivalait à près de deux cents dollars par mois.

– Entendu, dit Marius, je loue votre maison pour au moins un mois...

– Un mois seulement ?

– Peut-être moins, mais je vais payer un mois quand même. C'est pour mon maître qui sera quelques jours à Dublin.

– Votre maître ?

– Oui, le prince égyptien Ali Saboud et sa femme.

– Un prince égyptien ?

– Oui, et très riche à part cela. Il veut avoir une maison à lui quand il passe dans une ville,

c'est pour cela que je le précède.

– Ah bon... Ali Saboud... je n'en ai jamais entendu parler...

– Mais il est connu, et bien connu. Sa femme possède probablement la plus riche collection de bijoux au monde.

– Je l'ignorais complètement.

– Alors, c'est entendu, nous louons ?

– Puisque vous êtes prêt à payer le prix que je désire.

– Je suis prêt.

Marius mit la main dans sa poche et sortit l'argent.

– Il n'est pas nécessaire de vous donner un papier. Je vais vous remettre les clefs et vous avez là une maison toute meublée.

– C'est parfait...

Marius paya et l'homme lui remit la clef.

– Quand votre maître arrive-t-il ?

– Demain en automobile. Il conduit lui-même.

Quand il arrive dans une place, il loue une auto et voyage partout. Il tient à passer incognito, mais d'un autre côté, je sais moi, qu'il ne hait pas les journalistes...

Le Marseillais se dirigea vers la porte.

– Au revoir, monsieur ?... monsieur ?...

– Gordon... William Gordon.

– Merci, au revoir.

Marius sortit.

Quelques secondes plus tard, il entra dans un magasin et se dirigeait vers la cabine téléphonique.

Il signala un numéro.

– Voici, c'est le domestique de monsieur William Gordon qui parle... j'ai une nouvelle fort importante pour votre journal...

– Un instant.

On le transféra à un autre département.

Marius répéta son boniment, puis le journaliste demanda :

– Quelle est cette nouvelle ?

– Eh bien, mon maître possède une belle maison qu'il vient de louer à un personnage important. Un prince égyptien du nom de Ali Saboud. Personne ne sait que le prince vient à Dublin, alors, j'ai pensé avertir votre journal.

– Vous avez bien fait. Quand le prince doit-il arriver ?

– Demain vers midi. Si vous voulez des renseignements, appelez monsieur Gordon, mais ne lui dites pas que c'est moi qui vous ai dit cela.

– Très bien, et merci infiniment.

Marius raccrocha et appela ensuite les deux autres journaux de Dublin pour faire le même message.

– Peuchère, j'ai bien fait mon travail... le patron va être content.

Marius revint à l'hôtel, descendit dans la salle réservée aux hommes, enleva sa barbiche, puis alla retrouver IXE-13 et Gisèle.

– Alors ?

– J’ai loué la maison, peuchère.

– Et les nouvelles ?

– Vous verrez demain matin, bonne mère, tout a marché à merveille.

– Eh bien, demain matin, nous quitterons Dublin en voiture. Tu pourras aller en louer une, Marius, et ensuite, le prince Ali Saboud, sa femme et son secrétaire feront leur entrée à Dublin.

Le lendemain matin, tous les journaux annonçaient en première page : « *Un riche prince égyptien de passage à Dublin.* »

On relatait que Ali Saboud avait loué une riche villa.

Il arriverait en compagnie de sa femme et de son secrétaire.

Puis on parlait des fameux bijoux de la femme d’Ali.

IXE-13 avait lu les journaux d’un œil satisfait.

– Bravo, bravo, les Capuchons doivent avoir déjà la puce à l’oreille.

– Vous voulez qu’ils viennent nous voler ?

– Exactement.

– Mais pourquoi ?

IXE-13 sourit :

– Parce que c’est la seule façon d’arriver au chef qui est sans doute un espion nazi.

– Oui, mais il ne faut pas oublier qu’il y a plusieurs branches. Ce ne sera peut-être pas le bon groupe qui viendra nous voler.

– Ça n’a pas d’importance, une fois en contact avec les Capuchons, nous réussirons bien à entrer dans leurs rangs et à trouver le mouton noir.

Marius haussa les épaules.

– Eh bien, moi, je ne comprends pas comment vous pouvez espérer entrer dans leurs rangs en vous faisant passer pour un prince égyptien et en vous laissant voler par eux.

– Tu verras, j’ai plus d’un tour dans mon sac, Marius.

III

L'automobile s'arrêta devant la riche maison.

Marius était déjà à l'intérieur.

Il y était arrivé une vingtaine de minutes plus tôt.

Depuis qu'il avait ouvert la porte, la cloche n'avait pas dérougi.

C'était journaliste, sur journaliste.

Des photographes de tous les journaux étaient présents.

On attendait l'arrivée du fameux prince Ali Saboud et de sa femme.

Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte, Marius fit signe aux journalistes qui voulaient se précipiter :

– Non, non, messieurs... restez ici, je vais vous présenter le prince.

Il alla ouvrir en faisant de grands saluts :

– Bonjour princesse... bonjour prince...

IXE-13 et sa fiancée entrèrent.

C'était vraiment des personnages des plus curieux.

IXE-13 portait un petit caluron rouge avec un cordon au bout duquel pendait un gland.

Un grand veston lui descendait en bas des genoux et lui montait jusqu'au cou.

Des boutons d'or le fermaient.

Puis, ses pantalons étaient blancs et bouffants.

De grosses bottines hautes terminaient le costume.

Quant à Gisèle, elle portait une robe blanche qui allait jusqu'à terre.

Mais ce qui était remarquable, c'étaient les bijoux.

Elle en avait partout.

Naturellement, ils étaient faux et IXE-13 et Gisèle avait mis toute la journée de la veille à les

chercher.

IXE-13 avait dépensé pratiquement tout l'argent que Sir Arthur lui avait donné.

Gisèle avait un collier sur le front, un autre dans le cou et un à chaque cheville.

Des bracelets énormes couvraient ses poignets.

Des bagues, elle en avait à tous les doigts des deux mains.

Marius fit un signe :

– Si vous voulez passer par ici, prince.

IXE-13 entra dans la pièce où se trouvaient les journalistes.

Il s'écarta pour laisser passer Gisèle.

Les journalistes laissèrent percer un murmure d'admiration.

Gisèle brillait vraiment de mille éclats.

Puis, les éclairs de magnésium éclatèrent d'un peu partout.

Lorsque les photographes eurent terminé leur

tâche, IXE-13 se tourna vers Marius :

– Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

– Ce sont des journalistes, prince.

– Des journalistes, mais vous savez bien que je déteste la publicité.

– Je sais, prince.

IXE-13 soupira comme un homme résigné :

– Eh bien, puisque vous êtes rendu, messieurs, il est difficile de vous chasser, asseyez-vous.

Les journalistes laissèrent percevoir leur contentement.

Ils prirent place tout autour de la pièce, leurs bloc-notes en main.

Gisèle était allée s'asseoir dans un grand fauteuil et admirait ses bijoux.

– Alors, messieurs, que voulez-vous savoir ?

Tous les journalistes parlèrent en même temps.

IXE-13 éclata de rire :

– Un à la fois... vous, dit-il en montrant un des journalistes, posez les questions.

– Bien, prince.

Les autres se préparaient à écrire.

– Vous êtes en Irlande pour plusieurs jours ?

– Je ne sais pas, je ne puis vous le dire. Peut-être y resterai-je une semaine, peut-être un mois, tout dépend de ma femme.

– De votre femme ?

– Oui, la princesse. La princesse n'aime pas voyager. Elle reste continuellement à la maison.

– Avec mes bijoux, ajouta Gisèle.

– Oui, c'est sa grande passion, fit l'espion en souriant... Chaque fois que je sors avec elle, il faut que j'amène ses bijoux.

– -Mais qu'allez-vous faire à Dublin ?

– Oh, je ne resterai pas ici toujours... j'adore la peinture, je veux voir les paysages Irlandais et s'ils sont jolis, eh bien, je les peindrai. Tous les jours, je partirai avec mon secrétaire...

– Et votre femme ?

Ce fut Gisèle qui répondit :

– Je resterai ici, avec mes bijoux.

IXE-13 approuva :

– Oui, tant que je serai en Irlande, ma femme restera seule ici, c'est-à-dire que j'essaierai de lui trouver un domestique... car il se peut que je sois plus d'une journée absent.

– Quelle partie du pays voulez-vous visiter ?

– Mais toutes les parties du pays. Demain, je pars pour deux jours. Je voyage en automobile. Puis, je reviendrai ici pour une journée, et ainsi de suite.

Et les questions affluaient.

IXE-13 y répondait avec grâce.

– À combien se chiffre la fortune en bijoux ?

– Je ne sais pas, je ne les ai jamais fait évaluer et j'en ai tellement acheté que je ne m'en souviens plus...

– Et vous emportez tout cela avec vous ?

– Oui, deux pleines cassettes.

– Et vous n'avez pas peur des voleurs ?

IXE-13 sursauta :

– Les voleurs ! Mais qui donc oserait venir voler un prince égyptien... personne. On n'oserait pas, car les voleurs seraient certains d'être jetés au cachot pour la vie. La justice de mon pays a le bras long.

Une heure s'était déjà écoulée et les journalistes ne semblaient pas pressés de partir.

– C'est alors qu'IXE-13 fit un signe à Gisèle.

– Je me sens lasse, prince, vous permettez que j'aie me reposer ?

– Mais oui, d'ailleurs, moi aussi, je suis fatigué.

Les journalistes comprirent.

Ils se levèrent tous ensemble.

IXE-13 les congédiait, mais poliment.

– Nous pourrions revenir vous poser d'autres questions, prince ?

– Oui, mais ne dérangez pas la princesse. Je pars demain et je serai deux jours et deux nuits absent... donc, vous pourrez revenir dans trois

jours.

– Nous reviendrons, prince.

IXE-13 en était assuré.

Les journalistes se retirèrent un à un après avoir salué le prince et la princesse.

Marius alla les reconduire jusqu'à la porte.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Gisèle commença à enlever ses colliers.

– Ouf, je commençais à avoir chaud.

– Tu as très bien joué ton rôle, ma petite Gisèle.

– C'est vrai ? Tu es content ?

– Qui ne le serait pas ? Tu as vu les journalistes comme ils sont tombés dans le panneau.

– Parfaitement, fit Marius, vous aviez l'air d'un vrai Égyptien, patron.

– Eh bien, demain, nous aurons une journée assez remplie.

– Peuchère, j'ai hâte que vous nous expliquiez,

patron.

– Tout d’abord, toi Marius, tu vas aller engager un domestique. J’ai même idée que plusieurs viendront s’offrir car on va sûrement en parler dans les journaux.

– Ensuite ?

– Ensuite, la partie la plus ardue de notre plan sera à exécuter. Voici ce que nous allons faire.

IXE-13 parla pendant près de dix minutes à ses deux acolytes.

*

Le même soir, dans les journaux de Dublin, la guerre était relayée au second plan.

Partout, on ne parlait que d’Ali Saboud.

Des photos emplissaient les pages.

IXE-13 était des plus satisfaits.

Partout, on répétait qu’il voyagerait avec son secrétaire, laissant sa femme seule à la maison.

À plusieurs reprises, on disait qu'il partait le lendemain pour deux jours complets.

Et de longs articles relataient la supposée beauté des bijoux de la fameuse princesse.

– Vous n'avez pas peur qu'on vienne ce soir, patron ?

– Non. Il faut que les voleurs se préparent. Même demain, il n'y a qu'une bande bien organisée qui peut accomplir un tel travail.

– Et cette bande, c'est celle des Capuchons ?

– Oui et je compte sur leur visite. Il me semble même que je les invite presque clairement.

– Bonne mère, s'ils ne voient pas qu'il y a ici un beau coup à faire, c'est que ce sont des aveugles.

– Tu l'as dit, Marius... alors, il ne reste qu'une chose à faire. Attendons les événements.

– C'est ça, attendons, patron.

IV

IXE-13 ne s'était pas trompé.

Le lendemain matin, il était à peine dix heures, que plusieurs domestiques vinrent pour se faire engager.

IXE-13 put donc choisir son homme et il prit celui qui lui semblait le moins intelligent.

C'était pratiquement nécessaire de ne pas avoir un trop bon gardien auprès de Gisèle.

Vers midi, IXE-13 et Marius montèrent dans leur voiture.

Quelques photographes s'étaient rendus à la maison et les photographièrent à leur départ.

Lorsqu'ils se furent éloignés un peu de Dublin, ils s'engagèrent sur une petite route déserte.

Marius arrêta la voiture.

Lui et le patron s'installèrent à l'arrière.

En moins de cinq minutes, ils changèrent de vêtements et enlevèrent leur maquillage.

Puis, ils replacèrent le tout dans les valises.

– Tu sais où se trouve le garage que tu as loué, Marius ?

– Oui, patron.

– Pas trop loin d'ici ?

– Non.

– Alors, va y mener la voiture et reviens avec l'autre, je t'attends.

En effet, sur les ordres d'IXE-13, Marius avait loué deux voitures.

L'une restait dans un garage pendant que l'autre était sur la route.

Un quart d'heure plus tard, Marius revenait avec la seconde voiture qui ne ressemblait pas du tout à la première.

Nos deux amis revinrent à Dublin.

Pour mieux rassurer Gisèle et lui faire savoir

que tout allait bien, il alla sonner à la porte de la maison qu'il avait louée.

– Monsieur le prince Ali Saboud est-il ici ?...

– Non.

– Et la princesse ?...

– Il m'a dit de répondre qu'elle n'y était pas, elle non plus.

– Alors, elle est là ?...

– Qui vous l'a dit ?

IXE-13 murmura :

– Il est plus imbécile que je le croyais.

Puis à haute voix, il demanda :

– Je voudrais voir madame la princesse, oh ! quelques secondes seulement. Je veux lui offrir mes hommages.

– Je vais lui demander.

IXE-13 lui tendit sa carte.

– Un instant, monsieur.

Le domestique revint au bout de quelques secondes.

– Je regrette, madame ne peut recevoir personne durant l’absence de son mari. Monsieur le prince sera ici dans trois jours.

– Bon, merci.

IXE-13 sortit.

Gisèle ne l’avait pas vu, mais en voyant la carte de John Smith, elle s’était aperçue qu’il s’agissait bien de son fiancé.

– Tout va bien, se dit-elle... il reste qu’une chose à faire... attendons.

La voiture d’IXE-13 et de Marius était cachée dans un bosquet, tout près de la maison.

Nos deux amis restaient constamment aux alentours, surveillant les allées et venues.

La maison était fort achalandée, mais le domestique éconduisait tout le monde.

Enfin, le soir arriva.

IXE-13 et Marius se séparèrent et allèrent se poster chacun d’un côté de la maison.

Minuit sonna à une horloge lointaine.

Rien ne se produisait.

À une heure du matin, IXE-13 rejoignit son ami :

– Marius ?...

– Oui, patron ?...

– Nous allons nous remplacer. Dors pendant que je vais veiller.

– Vous me réveillerez ?...

– Dans deux heures, oui.

Ils passèrent le reste de la nuit à monter la garde à tour de rôle.

Enfin, quand le soleil du matin perça à l'horizon, rien ne s'était produit.

Aucun voleur ne s'était présenté, même pas les Capuchons.

IXE-13 soupira :

– Ce sera pour demain.

– Croyez-vous qu'il y a du danger pour cet avant-midi, patron ?...

– Non, nous pouvons aller dormir en paix.

Et nos deux amis louèrent une chambre dans

une maison avoisinante et passèrent le reste de l'avant-midi au lit.

Vers une heure, IXE-13 se présenta de nouveau à la maison, remit sa carte au domestique.

Ce dernier alla la montrer à sa maîtresse et IXE-13 dut repartir sans voir la princesse.

Gisèle était certaine, cependant, que ses deux amis veillaient toujours.

Le soir, le même guet recommença.

Vers dix heures, une automobile passa lentement devant la maison du prince.

Elle filait si lentement, qu'IXE-13 n'eut aucune difficulté à compter le nombre des occupants.

– Six... ils sont six et les Capuchons travaillent par groupe de six.

La voiture s'arrêta un peu plus loin.

Six personnes descendirent.

Ils semblaient porter de grands manteaux.

Ils s'engagèrent immédiatement dans les

jardins conduisant à la maison.

– Ce sont eux... j'en mettrais ma main au feu.

Marius aussi les avait vu venir.

Mais lui, pas plus que le patron, n'avait bougé.

Il fallait les laisser agir.

Les hommes firent le tour de la maison et se postèrent à l'arrière.

L'un d'eux revint vers l'avant.

Il avait rabattu son capuchon sur sa tête. Il regarda autour de lui et, voyant que personne ne l'observait, s'engagea vivement dans l'allée menant à la porte.

Il sonna.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et le domestique parut.

Aussitôt, l'homme lui flanqua un revolver dans le dos.

– Pas un geste ou je te tue...

– Mais je...

– Ne parle pas. Referme soigneusement la

porte et va ouvrir celle d'arrière, je te suis.

Le domestique tremblait comme une feuille.

Il obéit sans hésitation.

Quelques secondes plus tard, les cinq autres Capuchons entraient dans la maison.

Aussitôt, le domestique reçut un coup de crosse de revolver sur la tête.

– Attachez-lui les poignets, les pieds et mettez-lui un bâillon. C'est plus sûr.

Les hommes obéirent.

– Maintenant, cherchons la femme.

Ils se mirent à fouiller pièce par pièce.

Gisèle était au deuxième et ne dormait pas.

Elle avait bien entendu le bruit et savait que l'infaillible allait se produire.

Soudain, la porte de sa chambre s'ouvrit et une lampe de poche éclaira la pièce.

– Elle est ici, fit une voix.

Aussitôt, cinq hommes firent irruption dans la pièce.

Gisèle s'était assise dans son lit, pas nerveuse du tout.

– Messieurs ?

Les hommes ne répondirent pas.

Sans la molester, ils la forcèrent à se recoucher et l'attachèrent solidement à son lit.

– Oh, c'est épouvantable, faire ça, à moi, une princesse égyptienne...

– Très bien, très bien, ne perdez pas votre temps en lamentations... où sont vos bijoux ?

– Mes bijoux ?

– Oui.

Gisèle les regarda longuement :

– Vous êtes des voleurs ?...

– Comment, vous ne vous en étiez pas aperçue ?...

– Non, je croyais que vous étiez des admirateurs qui profitaient de l'absence du prince...

Malgré eux, les hommes éclatèrent de rire.

– Alors, les bijoux ?...

Gisèle ne répondit pas :

– Très bien. Nous ne voulions pas vous faire du mal, mais puisque vous refusez de répondre...

L'un des hommes s'approcha du lit et la saisit par un poignet.

Il le tordit violemment.

Gisèle poussa un cri de douleur.

– Eh bien, si vous ne répondez pas, je vous brise les deux bras.

– Je vais le dire... si vous me brisez les bras... je ne pourrai plus porter de bracelets... je vais tout vous dire... les miens sont là dans le bureau... ceux que j'avais sur moi.

L'un des hommes alla ouvrir les tiroirs et mit les bijoux dans la poche de son grand manteau.

– Les autres, dans les cassettes... dans le bureau de mon mari.

– Il n'y en a pas ailleurs ?...

– Non, non, ne me brisez pas les poignets.

– Le chef fit un signe :

– Très bien, descendons en bas. C'est assez.

Ils laissèrent Gisèle bien ficelée, sur le lit.

Ils descendirent dans la petite pièce où il y avait un bureau.

– Voilà les cassettes...

Le chef s'avança.

– Un instant.

Il en ouvrit une.

Elle était pleine de bijoux.

– C'est bien ça...

En connaisseur, il prit l'un des colliers et s'approcha de la lumière.

Il l'examina attentivement.

– Hé, mais ces pierres sont fausses.

Les six hommes se regardèrent.

Le chef fouilla et prit des boucles d'oreilles...

– Ceux-là aussi... ceux-là aussi...

Il avait beau regarder, il ne trouvait que des

pierres fausses.

– On nous a trompés. Ce prince ne donne que de faux colliers, des fausses perles à sa femme. C'est pour cela qu'il n'hésite pas à lui en acheter.

Les Capuchons étaient profondément désappointés.

– Nous allons les emporter quand même, dit le chef, pour prouver que nous sommes venus.

– De plus, dit un autre, nous pourrions peut-être les vendre à quelques imbéciles qui ne connaissent pas la véritable valeur. Les Capuchons avaient raté leur coup.

– Nous nous reprendrons ailleurs. Venez.

Avant de sortir, ils jetèrent un coup d'œil au dehors.

Tout semblait tranquille.

Ils sortirent, rabattirent leurs capuchons et coururent vers l'automobile.

Quand la voiture démarra, ils ne s'aperçurent pas qu'un homme sautait sur le garde-boue arrière de la voiture et s'y cramponnait de toutes

ses forces.

Cet homme, c'était Marius Lamouche,

– Attention, fit soudain le chef, voilà une voiture...

Le chauffeur la laissa passer.

La voiture passa en trombe sans ralentir.

Et au volant de cette voiture, c'était IXE-13, l'as des espions canadiens.

Aussitôt que les bandits furent entrés dans la maison, IXE-13 courut chercher l'automobile et se tint au loin, prêt à démarrer.

Quant à Marius, il s'était approché de l'auto des bandits, prêts à sauter en place au moment propice.

IXE-13 avait dû dépasser la voiture des voleurs pour ne pas se faire remarquer.

Mais il n'alla pas loin.

Il aperçut un passage de cour et entra vivement dedans.

Comme il avait une bonne avance sur les Capuchons, ces derniers ne virent pas son

manège.

IXE-13 avait éteint ses phares.

Quelques secondes plus tard, l'autre voiture passait à quelques pieds de la sienne.

IXE-13 les laissa s'éloigner puis, sans allumer ses lumières, il se mit à les suivre.

Quand ils arrivèrent en plein centre de la ville de Dublin, il était facile de les suivre sans trop se faire remarquer.

Il passait minuit et l'obscurité régnait partout.

Aussi, Marius passait-il inaperçu debout sur le pare-chocs arrière.

Enfin, l'automobile s'arrêta et un homme descendit.

Marius avait déjà sauté sur le trottoir et il se mit à marcher en sifflant un air à la mode.

L'homme ne portait plus son grand manteau.

Il était vêtu simplement d'un paletot ordinaire.

– Bonsoir mes amis... je vous reverrai au club, demain.

– C'est ça, bonsoir.

Tout passant les aurait pris pour des veilleurs tardifs.

L'auto repartit, mais Marius ne les suivait pas.

Il continuait sa marche lentement.

De temps à autre, il tournait la tête.

Il aperçut enfin l'homme qui se dirigeait vers une maison de bonne apparence.

Quelques secondes plus tard, la porte se refermait derrière l'un des Capuchons.

Marius attendit quelques secondes, puis revint en arrière.

Il prit correctement le numéro de la porte.

– Au moins, en voilà un de connu... j'espère que le patron en prendra un autre.

Il regagna la chambre qu'il partageait avec
IXE-13.

Ce dernier arriva une demi-heure plus tard.

– Alors, Marius, tu as l'adresse du premier ?...

– Oui patron, la voici.

– Moi, ici, j’ai l’adresse de la seconde.

– La seconde ?...

– Oui, car c’est une femme, et elle semble encore assez jeune. En tout, ça nous en fait trois de connus.

– Non, patron.

– Comment, non ?...

– Pas trois, deux.

– Trois.

Le Marseillais haussa les épaules.

– Je ne comprends pas.

– Et le chauffeur... celui à qui appartient l’auto. Ce n’est pas pour rien que tu possèdes le numéro de licence.

– Peuchère, c’est vrai.

– Maintenant, je veux savoir si tout va bien là-bas, je vais appeler à la maison.

IXE-13 signala un numéro.

Au bout de quelques secondes, le domestique répondit :

– Allô ?...

– C'est vous qui avez appelé la police, tout à l'heure ?...

– Heu, oui, elle est justement ici....

– Je veux parler à la princesse... à ma femme... on m'a averti...

– Oh, une minute, monsieur le prince.

Quelques secondes plus tard, Gisèle était à l'appareil.

– Allô ?...

Elle faisait semblant d'être très énervée et pleurait continuellement.

– C'est Jean... tout a bien été ?...

– Oui.

Et elle éclata de nouveau en sanglots.

– Ils ne t'ont pas trop fait de mal ?

– Non... ils m'ont attachée au lit... et ils m'auraient cassé les poignets si je ne leur avais pas dit où se trouvaient les bijoux.

– Alors, j'y vais immédiatement. Prépare les

malles.

– Bien, prince.

Gisèle raccrocha :

– Mon mari s'en vient, soyez certain qu'il ne restera pas une seconde de plus ici.

– Pourquoi ?...

– Parce qu'il veut prévenir la justice de son pays... vous allez voir que vos hommes encapuchonnés ne resteront pas longtemps en liberté.

– C'est bien à souhaiter.

Une demi-heure plus tard, IXE-13 et Marius apparaissaient.

Ils avaient tout juste eu le temps de reprendre leur autre voiture et de changer de costume.

Le prince engueula les policiers comme il se devait.

Il traita la police de Dublin d'imbécile.

Le chef de la Sûreté était là, et IXE-13 était fort heureux de pouvoir lui dire son fait.

– Nous repartons immédiatement. Je n'aime pas du tout votre pays...

– Mais, mes bijoux ?...

– Laissez faire vos bijoux, princesse. Je vous en achèterai d'autres.

– Des semblables ?...

– Des plus beaux, si possible.

Et le prince quitta majestueusement la maison suivi de sa femme et de son secrétaire.

Une demi-heure plus tard, Gisèle, IXE-13 et le gros Marseillais se louaient des chambres dans un hôtel de Dublin afin de pouvoir prendre quelques heures de repos qu'ils avaient bien mérité.

V

À midi, IXE-13 connaissait déjà le nom des trois personnes faisant partie de la bande des Capuchons.

L'un d'eux se nommait Arthur Parker.

C'était un homme assez à l'aise qui ne fréquentait pas les endroits louches.

En un mot, c'était un véritable gentleman.

L'autre était plus connu de la police, mais c'était quand même un « big boy » de la pègre.

Il se nommait Douglas Casey.

Il avait déjà fait quelques mois de prison pour avoir été pris dans une affaire de contrebande.

Tout ce qu'on savait de la jeune fille, c'était son nom, Betty Snike.

Elle habitait seule, un appartement assez coûteux.

- Nous nous lançons sur la piste, patron ?...
- Oui, dès ce soir. Casey et la jeune fille semblent les deux partis les mieux placés.
- Oui, ce serait difficile de demander à un homme d'affaires de nous enrôler dans les rangs des Capuchons.
- Naturellement. Gisèle ?
- Oui, Jean ?...
- Avec Marius, tu t'occuperas de Casey. Quant à moi, je verrai à la jeune fille.
- Oh, oh, et tu m'as dit qu'elle n'était pas laide ?...
- L'ouvrage sera encore plus agréable, répondit IXE-13 en riant.

Il savait que Gisèle n'était pas trop jalouse.

D'ailleurs, IXE-13 était toujours des plus sérieux quand il s'agissait de travailler.

Vers trois heures, la surveillance commença.

Marius et Gisèle guettaient le domicile de Casey, IXE-13 celui de la jeune fille.

Vers six heures, ce soir-là, Betty Snike sortit de chez-elle.

IXE-13 ne l'eut pas reconnue, s'il ne l'avait pas vu sortir de son appartement.

– C'est bien là, mademoiselle Snike ?
demanda-t-il au concierge ?

– Oui, monsieur.

– Que fait cette demoiselle, pour vivre ?

Le concierge eut un sourire malicieux.

– Je ne m'occupe pas de mes locataires. Une chose certaine, c'est qu'elle entre passé minuit, tous les soirs.

– Merci.

IXE-13 se hâta, car la jeune fille s'éloignait déjà.

Elle marcha pendant près de cinq minutes avant d'entrer dans un café.

Elle semblait être bien connue des employés qui la saluèrent de la main.

Betty commanda un souper.

IXE-13 prit place à une table voisine de la sienne.

Jusqu'ici, Betty ne l'avait pas remarqué, mais elle fit le tour du café d'un œil connaisseur.

Ses yeux se fixèrent sur IXE-13.

– Tiens, un étranger.

Les yeux perdus dans le vague, sentant bien qu'on l'observait, le roi des espions avait pris une figure triste.

Lorsque le garçon vint lui porter son apéritif, IXE-13 entendit Betty lui demander :

– Vous le connaissez ?...

– Non.

– Il a beaucoup d'argent ?...

– Il m'a donné un bon « tip ».

Betty mangea avec appétit puis, se fit apporter un journal.

Partout, on y relatait le dernier exploit des Capuchons.

De temps à autre, Betty jetait un coup d'œil à

IXE-13, toujours aussi triste.

Soudain, leurs yeux se rencontrèrent et la jeune fille lui sourit.

IXE-13 parut gêné et détourna le regard.

Quelques secondes plus tard, il appelait le garçon.

– Une autre bière...

– Bien monsieur.

– Hé garçon, vous connaissez cette demoiselle ?...

– Oui, c'est Betty Snike, une jeune fille très bien. Elle vous intéresse...

– Bien... c'est que... je la trouve jolie.

– Elle l'est en effet... mais elle ne fait pas grand façon aux hommes. Celui qui peut décrocher un sourire d'elle peut se compter chanceux.

Le café commençait à s'emplir de clients.

– Si je ne fais pas quelque chose, se dit IXE-13, je vais la perdre.

Alors, il se mit à regarder Betty et chaque fois que leurs regards se croisaient, cette dernière lui faisait des petits signes.

Enfin, IXE-13 se décida et alla s'asseoir à sa table.

– On dit que je suis un homme chanceux.

– Comment cela ?...

– Parce que vous me faites de la façon. Une jolie fille comme vous...

– C'est parce que je trouve que vous faites pitié... vous semblez triste.

– Il y a bien de quoi... je viens de perdre ma position.

– Votre position ?...

– Oui, je travaillais, à Londres, comme détective.

Betty sursauta :

– Comme détective ?...

– Parfaitement. Mais j'ai été pris dans une affaire louche et on m'a tout simplement mis à la porte.

– Ah ! Donc, vous n’êtes plus de la police ?

– Non, et de plus, presque sans le sou.

Betty semblait désappointée.

– Mais laissez faire, ils vont me le payer... je me le suis bien promis...

– Comment cela ?...

– Oh, je ne devrais peut-être pas vous dire cela, mais j’ai l’intention d’essayer d’entrer dans quelques bandes... et puis, ceux qui m’ enrôleront auront un bon membre.

La conversation roula sur bien d’autres choses.

Vers neuf heures, Betty demanda :

– Vous êtes toujours bien décidé ?...

– À quoi ?...

– À changer de vie ?...

– Oui.

– Eh bien, venez à mon appartement, j’aurais quelque chose à vous proposer.

Dix minutes plus tard, il entra dans la chambre de Betty.

– Je suis prête à faire quelque chose pour vous, dit-elle, mais il me faudrait une preuve que vous êtes bien décidé à vouloir suivre ma ligne de conduite.

– Vous voulez une preuve ?... Eh bien, j'étais tellement décidé que je suis venu ici pour essayer de trouver un moyen pour entrer dans la plus célèbre des bandes... les Capuchons...

– Vous les connaissez ?...

– J'en ai souvent entendu parler.

– Je pourrais peut-être vous aider.

– Vous ?...

– Oui, je connais quelqu'un qui pourrait vous faire entrer chez les Capuchons.

Betty regarda l'heure.

– Je ne puis pas vous garder longtemps... j'attends mon ami vers dix heures. Pouvez-vous revenir demain ?...

– Oui.

– Venez me voir demain après-midi vers trois heures, je serai ici. J'aurai peut-être des nouvelles

pour vous. Mais je vous préviens, si vous essayez de me jouer un mauvais tour, c'est la mort qui vous attend...

– Quel tour voulez-vous que je vous joue... d'ailleurs, ce n'est pas là mon intention. Je reviendrai demain.

IXE-13 sortit et retourna à son hôtel.

Ni Gisèle, ni Marius n'étaient arrivés.

Il passait deux heures lorsque les deux Français parurent.

– Eh bien ?...

– Nous avons passé la soirée avec Casey, mais ça n'a rien donné.

– Ah !

– J'ai flirté avec lui, dit Gisèle. J'ai essayé de le faire parler, mais même ses plus proches amis semblent ignorer qu'il fait partie des Capuchons.

IXE-13 raconta ce qui s'était passé.

– Je vais la voir demain après-midi, chez elle.

– À sa chambre ? demanda Gisèle.

– Oui.

– Hum... je n'aime pas beaucoup cela. Seul avec une jeune fille... dans une chambre. Je ne sais pas quelle fiancée aimerait cela.

– Je te comprends, mais il faut que je fasse mon devoir et toi aussi.

IXE-13 fut exact au rendez-vous.

À trois heures il se rendait chez Betty.

Cette dernière avait déjà tout arrangé.

Dès le même soir, IXE-13 serait présenté aux Capuchons.

– L'un des nôtres nous laisse et il faut le remplacer immédiatement. Le boss a plusieurs coups en vue... venez me prendre ce soir, à sept heures et je vous conduirai à une assemblée.

Et le même soir, IXE-13 faisait plus ample connaissance avec les Capuchons.

Le chef du petit groupe se trouvait justement l'homme d'affaires à l'abri de tout soupçon, Arthur Parker.

Il fit signer quelques papiers à IXE-13 et lui fit

faire des promesses.

Puis, on lui remit un capuchon et un long manteau.

– Désormais, vous êtes des nôtres Smith et la moindre trahison est punie de mort.

– Je comprends.

– Maintenant, nous allons discuter d'affaires plus sérieuses.

Parker se mit à parler des futurs vols.

IXE-13 remarqua tout de suite qu'il était tombé dans le bon lot.

Il y avait plusieurs vols chez des haut-places et dans des usines de guerre.

Mais comment prouver que Parker se servait des Capuchons pour accomplir son travail d'espion.

IXE-13 ordonna à Marius de suivre constamment l'homme d'affaires.

Gisèle fit mieux que ça.

Elle se présenta comme journaliste au bureau de Parker.

Elle se montra si coquette que ce dernier l'invita à souper.

Pendant le repas, elle fit habilement glisser la conversation sur la guerre.

Il était facile de voir que cet Irlandais n'avait pas les mêmes idées que ses compatriotes.

Lorsqu'ils se quittèrent, Parker promit à Gisèle de lui lancer d'autres invitations.

Deux jours plus tard, IXE-13 participait à son premier vol, dans la maison d'un riche notable.

Il dut se montrer dur comme les autres Capuchons.

Ça lui répugnait de voler, mais il fallait bien obéir pour ne pas se faire remarquer.

Puis, ce fut un deuxième vol.

La conduite de Parker semblait irréprochable.

– Espérons que je ne me suis pas trompé.

IXE-13 savait qu'il existait à Dublin une autre branche des Capuchons.

Comme les choses n'avançaient pas, il décida d'user d'un stratagème.

– Marius, tu vas m'aider à leur tendre un piège...

– Comme la première fois ?...

– Oui.

Gisèle fut mise au courant du plan qui venait de germer dans l'idée d'IXE-13.

Ils maquillèrent solidement Marius en vieillard.

Le même jour, le Marseillais se rendait aux bureaux de l'armée et demanda à voir l'un des premiers.

On lui demanda pourquoi ?

Marius le dit à haute voix.

– Je viens de mettre au point une invention terrible... je suis chimiste à mes heures et j'ai réussi à fabriquer une bombe qui, en éclatant, empoisonnera tous les êtres vivants à des milliers de milles à la ronde.

Tout d'abord, ceux qui l'entendirent crurent avoir affaire à un fou.

– Je veux donner mon invention gratuitement

au gouvernement... j'en ai assez pour vivre sans travailler.

Les quelques personnes qui étaient présentes dans la salle d'attente se mirent à causer de l'invention du bonhomme.

Le bruit se répandit comme une traînée de poudre et vint à l'oreille d'un journaliste, toujours aux aguets.

Ce dernier s'aperçut vite qu'il s'agissait d'un bluff.

– De quoi faire un bon article.

Aussitôt, il s'arrangea pour rencontrer Marius à la sortie.

– Pardon, monsieur ?...

– Oui ?...

– J'étais dans la salle d'attente, tout à l'heure. Je suis journaliste. Je voudrais quelques informations sur votre fameuse bombe.

– Je regrette... je ne dirai rien avant d'avoir eu rendez-vous avec les chimistes.

– Quand ?

– Après-demain. D’ici ce temps-là, je demeure ici à Dublin. J’ai loué un appartement à 209 rue Houston, chambre 12, au premier étage. Je suis assez riche pour vivre sans travailler et je n’ai pas besoin de me faire achaler par les journalistes.

Et Marius s’éloigna rapidement.

Mais le même soir, un journal annonçait quand même la nouvelle :

– La bombe est-elle vrai ?...

Le journaliste racontait son entrevue avec le petit vieux.

Il donnait l’adresse, le numéro de la chambre.

– Tout va bien, espérons que les poissons vont mordre à l’hameçon, se dit IXE-13.

À huit heures, ce soir-là, il recevait un appel de Parker.

– Assemblée ce soir à dix heures.

– Ça y est, se dit IXE-13.

Il fut exact au rendez-vous.

Lorsque tout le monde fut arrivé, Parker commença :

– Mes amis, j’ai un coup en vue et c’est urgent... il nous faut faire cela demain.

– Ah !

Parker déplia son journal :

– Vous avez entendu parler de ce vieux fou qui dit avoir inventé une bombe ?...

– Oui, j’ai lu ça, dit l’un des hommes.

– Moi aussi, ajouta Betty.

– Tant mieux. Eh bien, inutile de vous dire que son invention, je n’y crois pas.

– Nous non plus.

– Mais ce que je crois, c’est que ce vieux a de l’argent. Il demeurerait à la campagne et il est venu à Dublin... Ces vieux riches-là, ça traînent leur argent avec eux...

– Ça, c’est vrai.

– Eh bien, Betty, tu vas aller lui rendre visite demain soir vers dix heures. Tu diras que tu es envoyée par le gouvernement... n’importe quoi.

– Bien.

– Tu étudieras les lieux, puis à dix heures et demie, tu ouvriras la porte qui donne sur l’escalier de sauvetage... s’il a un coffre-fort, nous aurons vite fait de l’ouvrir.

Tous approuvèrent.

– Pour moi, ajouta Parker, il y a un beau coup d’argent à faire là. Maintenant, une petite recommandation. Si vous voyez des plans, n’y touchez pas... il ne faut pas se mêler de ces affaires-là, c’est trop dangereux.

– Vous avez raison, boss.

– Alors, tout le monde ici, à dix heures demain... à l’exception de Betty.

– Entendu.

Tous se séparèrent.

IXE-13 alla raconter la bonne nouvelle à ses amis.

– Il recommande de ne pas toucher aux plans, mais lui, il va les toucher.

– Nous allons les faire tous arrêter. Nous pincerions ainsi Parker sur le fait.

– Non, j’ai une meilleure idée que cela... voici.

VI

Parker alla ouvrir.

– Vous me reconnaissez ?...

– Miss Falton, mais certainement, entrez donc, chère journaliste. Quel bon vent vous amène ?...

– Vous deviez me téléphoner...

– J'ai été tellement occupé...

– Alors, je suis venue vous voir et je veux sortir avec vous, ce soir.

– C'est impossible.

– Ah, je vois... donc, c'est impossible pour ce soir ?

– Tout à fait, mais demain soir par exemple.

– C'est entendu. Au revoir.

Gisèle sortit.

Parker s'essuya le front.

– Ouf, je croyais qu'elle ne partirait pas... huit heures... j'ai encore deux heures devant moi.

Soudain, il se pencha :

– Qu'est-ce que c'est que cela ?...

C'était le sac à main de Gisèle.

– Elle l'a oublié.

Parker se précipita vers le téléphone :

– Concierge ?...

– Oui ?...

– Essayez de rejoindre la jeune fille brune qui vient de sortir de chez-moi, elle a oublié son sac à main...

– Une minute.

Le concierge revint au bout de quelques secondes.

– Je ne la vois plus. Elle doit être rendue loin.

– Bon, merci.

Parker ouvrit le sac à main.

Il y avait des papiers d'identification au nom de Miss Falton, journaliste, du rouge à lèvres, de

la poudre et des clefs. Parker essaya de rejoindre Gisèle à son appartement. Le téléphone sonnait toujours mais sans réponse.

– Eh bien, je l'appellerai demain.

– Si elle en avait eu besoin ce soir, elle serait revenue. À dix heures moins quart, Parker quitta sa maison pour aller au rendez-vous des Capuchons.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'on sonnait à la porte de la maison du concierge.

Ce dernier vint ouvrir :

– Mademoiselle ?...

– Monsieur Parker n'est pas là ?

– Non, il est sorti il y a quelques minutes à peine.

– Mais c'est terrible... je lui avais téléphoné de m'attendre...

– Ah, c'est vous qui avez oublié votre sacoche ?

– Justement. Heureusement, qu'il m'avait prévenue au cas où j'arriverais en retard.

– Comment cela ?...

– Il m’a dit que vous pourriez me donner la clef de son appartement. Le temps d’aller chercher ma sacoche. Le concierge réfléchit.

– Je ne sais pas si je devrais le faire.

– Songez que je ne puis même pas entrer chez moi, mes clefs sont dedans... monsieur Parker sera certainement en colère contre vous si vous refusez de m’aider. Ils montèrent à l’appartement de Parker. Gisèle prit la clef et ouvrit la porte.

Vive comme l’éclair, elle poussa le petit bouton qui empêchait la porte de se barrer.

Elle aperçut aussitôt la sacoche.

– La voici.

Gisèle referma soigneusement la porte et revint avec le concierge.

– Je vous remercie beaucoup. Gisèle sortit et le concierge entra chez lui. Presqu’aussitôt, elle rouvrit la porte, monta l’escalier quatre à quatre et arriva à la chambre de Parker.

Elle n’eut qu’à tourner la poignée pour

pouvoir ouvrir la porte.

Elle la referma solidement derrière elle, abaissant le bouton qui barrait la porte.

– Maintenant, le dernier acte de la comédie va se jouer.

*

– Mademoiselle ?

– Vous êtes bien monsieur Alfred Timmins ?

– Oui.

– Je suis envoyé par le gouvernement. Voici ma carte.

Betty Snike montra sa carte.

La montre de Marius montrait dix heures quinze.

– Entrez, mademoiselle.

Betty obéit.

Elle examina attentivement la pièce des yeux.

– C'est là dedans que sont vos plans ?...

– Oui, avec tout mon argent, mademoiselle...

– Vous n’avez pas peur des voleurs ?...

– Non.

Elle se mit à poser diverses questions sur l’invention de Marius.

De temps à autre, Betty regardait l’heure.

– Évidemment, votre invention semble bonne, mais...

Elle se mit à marcher de long en large sans rien dire.

Marius l’observait du coin de l’œil.

Il la vit plonger la main dans son sac à main.

– Je vais vous montrer quelque chose...

Elle s’approcha de lui, par derrière.

Avant qu’il put se rendre compte, Marius était saisi vigoureusement par en arrière.

La jeune fille était forte et le serrait violemment à la gorge.

De son autre main, elle appliqua un autre mouchoir sur le nez du Marseillais.

– Du chloroforme, pensa Marius.

Déjà, il se sentait tout étourdi.

Il fit semblant de tomber sans connaissance.

– Il dort déjà, se dit Betty. Avec des vieux comme ça, c'est facile.

Mais Marius n'était qu'étourdi et ne dormait pas.

Il aperçut Betty qui se dirigeait vers la porte donnant sur l'escalier de sauvetage.

Elle fit des signes de la main.

Deux minutes plus tard, cinq hommes revêtus des fameux capuchons entraient dans la pièce.

Marius était certain que le patron était parmi ceux-là.

Ils mirent dans un sac tout ce qui s'y trouvait.

– Vite, ordonna Parker, sortez, il ne faut pas s'attarder... je vais passer le dernier.

– Bien.

Tous les hommes et Betty disparurent dans l'escalier de sauvetage.

Lorsque le dernier fut sorti, Parker se dirigea en vitesse vers le coffre-fort.

Il prit le rouleau de papier qui contenait les plans.

Il le plia et le mit dans la poche intérieure de son gilet.

Puis il suivit les autres dans l'escalier de sauvetage.

Parker se servait de sa propre automobile.

Il reconduisit ses hommes chacun chez eux.

En arrivant à l'hôtel. IXE-13 signala un numéro.

La sonnerie du téléphone résonna, une fois seulement.

– Ça va bien, Gisèle ?...

– Oui.

IXE-13 laissa l'appareil ouvert.

Puis il attendit patiemment.

Cinq minutes plus tard, Marius faisait irruption dans la pièce.

– Et puis patron ?

– J’ai Gisèle à l’autre bout. Tu vas rester ici. Je vais prévenir les autorités. Ils t’enverront quelqu’un...

– Bien.

– Moi je pars immédiatement. Parker doit être à la veille d’entrer chez lui.

IXE-13 descendit l’escalier, appela les autorités de l’armée, leur donnant l’adresse de l’hôtel et le numéro de sa chambre.

– Rendez-vous immédiatement. Il s’agit de capturer l’un des plus dangereux espions.

Mais il fallait des preuves.

IXE-13 lança un code au téléphoniste.

Ce dernier comprit.

– Nous envoyons des hommes.

– Merci.

IXE-13 sauta dans un taxi et donna au chauffeur l’adresse de la maison appartements où habitait Parker.

*

Gisèle attendait l'appel d'IXE-13.

Lorsque le téléphone résonna, elle s'empressa de décrocher.

Le téléphone était justement dans un coin de la pièce.

Elle cacha le récepteur derrière une pile de livres.

– Il faudrait que je sois malchanceuse pour que Parker s'en aperçoive... à moins qu'il ait à se servir du téléphone.

Quelques minutes plus tard, un bruit de pas se fit entendre.

Gisèle ouvrit la porte de la garde-robe et se cacha à l'intérieur.

La porte de la chambre s'ouvrit.

Par l'ouverture, l'espionne vit entrer Parker.

– Les imbéciles... ils travaillent pour moi sans

le savoir.

Il sortit les plans de sa poche et se dirigea vers une petite table qui se trouvait dans un coin.

Il ouvrit un des tiroirs, pesa sur un bouton et une ouverture secrète à même le tiroir, s'ouvrit.

Parker y glissa les papiers.

– Parfait... dès demain, j'en serai débarrassé.

– C'est ce que vous pensez !

Il se retourna d'un bond.

Il aperçut Gisèle qui se tenait debout dans la porte de l'autre pièce.

– Vous ?...

– Vous me reconnaissez... oui, c'est bien moi...

– Que voulez-vous ?...

Gisèle s'avança le revolver au poing :

– Causer avec vous, mon cher monsieur Parker...

Parker balbutia.

– Asseyez-vous.

Elle se faisait plus menaçante avec son revolver.

Parker dut prendre place dans le fauteuil.

Il était tout près du téléphone, tout en lui tournant le dos.

– Alors, vous avez fait du bon ouvrage, ce soir ?...

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Vous le savez fort bien et je ne parle pas de l'argent que vous et vos hommes avez volé.

Parker pâlit.

Gisèle continua :

– Non, je parle du rouleau de papier...

– Quoi ?...

– Mais oui, les papiers que vous avez cachés dans votre tiroir à double fonds.

– Ce sont des papiers personnels sur l'organisation de mon bureau.

– C'est ce que nous allons voir.

Gisèle recula jusqu'à la table.

– Ne touchez pas à cette table...

– Qui va m'en empêcher ?

Gisèle ouvrit le tiroir puis le double fond.

Elle prit les papiers et n'y jeta qu'un coup d'œil.

– C'est bien ce que je pensais, les plans de la fameuse bombe.

– Savez-vous monsieur Parker que je pourrais vous faire enfermer dans un camp de concentration ?

– Vous n'avez pas de preuves.

– Et ces papiers ?...

– Je pourrais dire que je les ai cachés là avec l'intention de les remettre...

Gisèle sourit.

– Peut-être, mais vous oubliez qu'il y en a d'autres...

– D'autres ?

– Mais oui, par exemple, ceux que vous avez pris chez William Gordon.

Parker se sentait mal à l'aise.

– Vous voyez que je suis au courant de bien des choses... mais n'ayez crainte, je vous ferai pas arrêter. Pour qui travaillez-vous ?

Il ne répondit pas.

– Pour l'Allemagne ?

Toujours le même silence :

– Vous faites mieux de me le dire, autrement, je vous fais arrêter...

– Pour les Nazis, oui.

– Eh bien, pas moi... mais je ne travaille pas pour l'Angleterre... je travaille pour une autre puissance...

– Vous êtes une espionne ?...

– Parfaitement... et vous allez faciliter mon travail.

– Mais je ne puis faire cela...

– Pourquoi pas ? Personne ne le saura.

Parker ne comprenait pas :

– Que voulez-vous dire ?

– Avec les Capuchons, vous avez une belle affaire. Vous faites faire votre travail par eux. Moi, je n'ai pas de chance comme vous... mais je vous connais et je puis vous faire arrêter.

– C'est du chantage ?...

– Appelez cela comme vous voulez, monsieur Parker. Je ne vous demande, en retour de votre liberté, qu'une chose...

– Laquelle ?

– Vous allez me laisser copier tous les documents précieux qui vous tomberont sous la main.

– Mais...

– C'est à prendre ou à laisser.

– J'accepte, dit ce dernier tout à coup.

– Bien, maintenant, je tiens à vous prévenir, je ne suis pas seule dans cette affaire, j'ai un partenaire et vous le connaissez.

– Ah !

– Je vous dis cela au cas où il vous viendrait à l'idée de me faire un mauvais parti. D'ailleurs, je

crois que je puis vous le présenter
immédiatement.

Gisèle se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

– Entre, John.

IXE-13 parut.

Parker murmura :

– John Smith !

– Mais oui, ça vous surprend, mon cher
Parker ?

IXE-13 se tourna vers Gisèle :

– Est-ce qu'il a accepté ?

– Oui.

– Je vois que vous comprenez le bon sens,
Parker. Nous allons faire bon ménage, tous les
trois. Maintenant, il me faut autre chose ?...

– Quoi ?...

– Vous avez les papiers que vous avez volés
chez Gordon ?

– Non.

– Ne mentez pas ?...

– Je ne mens pas. Je ne les ai pas. Je m'en suis débarrassé dès le lendemain.

– Comment ?

– En les remettant à un agent nazi.

Gisèle avait mis les plans dans sa sacoche.

– Nous reviendrons demain matin, vous les remettre.

– Quelles garanties, ai-je ?

– Notre parole est suffisante, contentez-vous en.

IXE-13 fit signe à Gisèle.

Tous deux se dirigèrent vers la porte.

Et ils sortirent, triomphants.

Le lendemain, il était environ huit heures lorsqu'on sonna à l'appartement de Parker.

Ce dernier se leva :

– Ce doit être ce bandit de Smith qui me rapporte les plans.

Parker ouvrit et se trouva face à face avec quatre militaires.

– Monsieur Parker ?

– Veuillez nous suivre, s’il vous plaît.

Parker était blanc de rage.

– Les salauds, ils m’ont fait arrêter.

On ne pouvait l’accuser d’espionnage.

– Très bien, messieurs, je vous suis.

Cinq minutes plus tard, Parker passait devant un lieutenant.

– Vous devez savoir pourquoi on vous a amené ici, Parker ?

– Je l’ignore.

– Eh bien, nous ne perdrons pas de temps en discussion inutile. Vous êtes accusé d’avoir travaillé pour les nazis.

– Mais voyons, vous voulez rire ?...

– Je n’en ai pas du tout le goût. Nos agents sont très forts et ils savent travailler. Vous en voulez une preuve ?...

Le lieutenant sonna.

Un soldat parut :

– Apportez le texte.

– Bien, lieutenant.

Le soldat revint au bout de quelques secondes.

– Écoutez bien. Lisez.

Le soldat se mit à lire.

– Vous vous souvenez, maintenant le mot à mot d'une conversation que vous avez eue hier soir avec une demoiselle Falton et un monsieur Smith...

– Comment se fait-il ?

– Miss Falton avait pris soin de décrocher l'appareil téléphonique et nous écoutions à l'autre bout de la ligne. Parker était perdu.

Mais il n'était pas pour se perdre, seul.

– Alors, vous savez toute la vérité ?

– Sur vous, oui.

– Et sur Miss Falton et son ami.

– Oh, cette vérité-là, nous la connaissons depuis longtemps. Ce sont deux de nos meilleurs agents.

– Quoi ?...

– Voyez-vous Parker, vous n'étiez pas assez fort, pour lutter contre eux... même en ayant l'appui des Capuchons. Il fit signe aux soldats :

– Emmenez-le aux cellules.

*

– Eh bien, patron, ça a pris du temps, on l'a eu.

– Oui, mais maintenant, il faut se hâter.

– Pourquoi ?...

– Alors, prenons le premier train et retournons à Londres.

– C'est ça.

– Préparez les valises pendant que je vais écrire une lettre.

– Bon.

Dix minutes plus tard, IXE-13 jetait la lettre à la poste. À onze heures, ce matin-là, nos trois

amis montaient à bord du train qui devait les ramener vers la capitale anglaise.

*

Le secrétaire du chef de la Sûreté entra.

– Qu'est-ce qu'il y a ?...

– Regardons cela...

L'une d'elles attira immédiatement son attention. C'était écrit sur la lettre, en gros caractère : TRÈS IMPORTANT.

Le chef de la Sûreté décida de l'ouvrir immédiatement :

– Qu'est-ce que cela peut bien être ?... Si c'est si important pourquoi ne pas téléphoner ? Il commença la lecture :

Monsieur le chef de la sûreté,

Cher Capitaine,

Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi.

Mon nom est John Smith et je suis détective amateur.

Je vous avais dit que je m'occuperais des Capuchons, mais malheureusement, comme je ne suis pas expérimenté comme vos hommes, c'est plus long.

Mais je suis quand même arrivé à un résultat. Tout d'abord, permettez-moi de vous annoncer que le chef de la bande est déjà sous verrous.

Ce sont les autorités militaires qui l'ont coffré, car c'était un espion nazi.

Maintenant, pour vous aider dans vos recherches, vous trouverez ci-inclus l'adresse et les noms des autres membres de la bande.

Je sais que vos hommes doivent avoir découvert tout cela avant moi, mais je voulais quand même vous faire savoir que je n'étais pas si imbécile.

Veillez me croire, monsieur le chef votre tout dévoué,

JOHN SMITH

Le chef de la sûreté regarda la feuille attachée à la lettre.

Elle comprenait cinq noms et cinq adresses :

– Eh bien, celle-là, elle est forte... très forte.

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des Aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 325^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.